

L'ATELIER DE PHILOSOPHIE n° 42

Vingt et unième année – 2017-2018



Atelier Revivre, livre du philosophe contemporain Frédéric Worms

Ont participé à cet atelier : Danièle, Claude, Maud, Liliane, Denise, Lionel, Irène, Sylvie, Pierrette, Jacky, Annie, Yves, Martine, Cécile, François, Marie-Anne. Atelier animé par Anne-Marie Sibireff et Erik Laloy.

1^{re} séance, mars 2018

Nous tentons dans un premier temps d'élucider ce **double visage du revivre** que F. Worms pose en ouverture de son livre. Certaines remarques relativisent les oppositions énoncées.

Le premier sens, « vivre à nouveau », « ressasser », nous interroge sur les différentes modalités de notre rapport au passé : il n'est jamais purement intellectuel, il est rare qu'on le contemple comme un spectacle. D'autre part, il arrive certes qu'il ait une charge pathogène, mais il peut aussi éclairer notre présent. Et les gestes quotidiens, bien que répétitifs, ne sont pas nécessairement absurdes : non seulement ils peuvent être une source de plaisir, mais ils manifestent avec force ce fait : nous sommes là ; de nouveau aujourd'hui, vivants.

De l'autre sens du mot « revivre », axé sur la nouveauté et la création, le passé est du reste loin d'être absent : ces camélias qui refleurissent à chaque printemps et dont Y. nous dit apprécier les progrès tous les matins, sont riches et précieux du fait de tous les soins et commentaires dont ils ont fait l'objet, de toute la profondeur du passé qui s'est cristallisée en eux.

Les deux visages du revivre, pour être opposés, ne sont-ils pas aussi, dès lors et comme ceux de Janus, proches l'un de l'autre ? « Repartir », n'est-ce pas avoir le courage de remettre sur ses épaules le fardeau que l'on a pu, un temps, déposer, ne pas tourner le dos au passé, mais le réinvestir, parfois avec un sentiment d'exaltation de la vie ?

Nous retenons de ce premier paragraphe l'injonction de ne pas être prisonniers du ressassement, ni de l'illusion possible d'un renaître factice ; et le souci de clarté du philosophe, qui, pour les besoins de l'analyse, distingue deux pôles là où il peut y avoir un continuum.

Répéter, créer

En suivant F. Worms, nous repérons dans la compulsion de répétition le signe d'un « au-delà du principe du plaisir », de cette pulsion de mort qui tente toujours, selon Freud, de nous ramener à un état antérieur, soit, radicalement, au néant. Et, symétriquement, la répétition au sens théâtral ou musical, nous ouvre effectivement la perspective d'une répétition orientée vers l'amélioration, le progrès, l'avenir. Mais nous butons sur une première difficulté : comment cet « au-delà » peut-il « aller plus loin que le plaisir du côté de la mort **mais aussi de la vie** » ? M. propose l'interprétation : en nous ramenant à un état antérieur, en provoquant une régression, cet au-delà nous ouvre la voie d'une nouvelle naissance, d'un chemin neuf à parcourir. Deuxième difficulté : comment « l'effondrement » qu'est la mort peut-il être « quelque chose qui a déjà eu lieu ? » S'agit-il là d'une figure du destin ?

Faute et désir de régénération

L'expérience de la faute manifeste bien le double visage du revivre, sur le plan éthique cette fois. La conscience de la faute, alors même que personne n'en a été le spectateur, révèle que les interdits moraux ne sont pas que des interdits sociaux, et que nous sommes des êtres éthiques. C'est la honte (« qu'ai-je fait ? »). A l'inverse, K. Barbie semblant dire « Et alors ? » incarne par son indécence la figure de l'inhumain. Ce sentiment de faute me place face à mes responsabilités : quelles qu'aient été les circonstances, je reconnais que je suis bien l'auteur libre d'un acte que je réprouve. Le réprouvais-je déjà au moment où je l'accomplissais ? Sur ce point, le groupe est partagé. Mais qu'elle soit seulement rétrospective, ou contemporaine déjà de l'acte fautif, la honte porte bien en elle « un désir de transformation de soi ». « Tension entre moi et moi-même », écrit F. Worms ; tension féconde, qui permet, au lieu de s'enfermer dans le passé ou de croire l'oublier, de « rouvrir un avenir ». Cette analyse trouve un écho dans nos expériences personnelles : tandis que L. évoque ce nid d'hirondelles détruit par curiosité et insouciance, acte sans témoin, souvenir d'enfance honteux, mais source d'une résolution qui la guide encore un demi-siècle après, d'agir désormais de manière réfléchie, D. partage avec nous la légende de saint Julien, meurtrier de ses parents, devenu par la suite « l'hospitalier ».

2^e séance, avril : **Penser c'est ruminer** (paragraphe du ch. 5 de la 1^{re} partie)

Formidable perspective que de penser la rumination comme positive. Pertinence de voir *le Penseur* de Rodin comme en train de ruminer, avec la double signification de la rumination. (L)

Mais mise en question de plusieurs assertions du texte :

Critique de l'identification entre rumination et ressassement, car la rumination est un processus qui transforme, produit de l'énergie. (M)

Critique de la pensée comme ressassement au nom d'une conception positive mais restrictive de la pensée. (P)

Critique de l'affirmation qu'il n'y a pas d'autre pensée que la rumination, en invoquant l'intuition comme forme supérieure de la pensée. (Y) Référence forte : distinction bergsonienne entre intelligence et intuition.

Mais *si on accepte que l'intuition implique de l'exercice, de la méditation antérieures, on comprend mieux l'assertion nietzschéenne identifiant pensée et rumination, celle-ci étant condition de celle-là. Cf. Stendhal : « *Je rumine sans cesse sur ce qui m'intéresse, à force de le regarder dans des positions d'âme différentes je finis par voir du nouveau et je le fais changer d'aspect.* » cité p. 27.

*Si on prend conscience que la lecture, en particulier des textes philosophiques implique qu'on y revienne, qu'on les médite, qu'on les laisse nous parler, alors on saisit le lien entre rumination et accès à plus de pensée.

« Faire revivre pour aider à revivre ? » : relations et constitution de la personne

À l'écoute de D. Winnicott :

Nous avons tous commencé par vivre des expériences sans le savoir, sans rien y pouvoir.

Ces expériences influent sur nos manières d'être et de vivre.

Elles consistent en l'expérience non seulement de besoins, mais aussi de la façon dont la mère ou la figure parentale y a répondu ou pas ou mal, autrement dit, les relations y sont capitales.

Se focalisant sur les expériences initiales pathogènes, dans la lignée de Freud (phénomène du transfert), Winnicott voit dans la relation avec le thérapeute la possibilité de réparer ce qui avait été détruit dans la relation initiale oubliée.

Problématisation : Analyse passionnante suscitant des échos, mais trop focalisée sur des expériences initiales empêchant ultérieurement de vivre et sur la relation thérapeutique comme issue.

Dans la lignée de Ferenczi et de Rogers, prendre conscience des bienfaits relationnels engendrés par une relation de bienveillance, une relation d'empathie témoignée par un médecin, un thérapeute, mais aussi un enseignant, un conseiller...

En acceptant l'importance pour tous de ces expériences initiales oubliées, prendre en compte que les relations ultérieures (d'amitiés adolescentes, d'amours adultes...) permettent de revivre et de dépasser ce qui a pu être insatisfaisant à l'origine. Être conscient également que les relations ultérieures peuvent reproduire et enkyster des relations initiales destructrices : phénomène en particulier de l'emprise exercée par un adulte sur un autre, dans la relation amoureuse particulièrement. Importance d'enseigner cela.

En distinguant des cas pathologiques empêchant de vivre les autres, prendre en compte la possibilité par l'autoanalyse (Freud, Karen Horney), de revivre émotionnellement ce qui a entravé l'épanouissement de la personne, en l'en libérant.

Ce que la torture vient briser

Concept de violation (cf. violation de domicile, de sépulture...) : violence qui atteint notre être profond, qui porte atteinte à l'existence de la personne.

Apport de Jean Améry écrivant, dans *Le premier coup*, sur la torture subie pendant la guerre :

Réflexion anthropologique : l'attente d'une aide extérieure, la confiance dans les relations humaines est un élément constituant du psychisme humain.

Le coup reçu sans raison et sans possibilité d'aide extérieure vient détruire la relation au tortionnaire et abîmer la confiance dans les relations humaines. S'il s'agit d'une violation, il brise la confiance dans celles-ci, la confiance dans le monde, d'une façon qui peut être irréversible.

3^e séance, juin 2018

Répondant à l'invitation de l'Atelier de philosophie, Frédéric Worms a donné, le 25 mai 2018, à la bibliothèque d'Hérouville une conférence qui avait pour titre « *La vie et la mort dans Revivre et au-delà* ».

La 3^e séance de l'atelier Revivre (15 juin) commence par un bref retour sur cette conférence-débat. Par delà les aspects matériels (penser à un micro la prochaine fois), chacun reconnaît au conférencier présence et écoute du public. Les impressions sont diverses, les remarques, les interrogations, multiples :

- Quid de la littérature, si prégnante dans le livre et absente lors de la conférence aussi bien que dans les questions du public ?
- Comment définir le malheur ? Pour F. Worms, c'est ce dont le souvenir est encore plus douloureux que ne l'a été le fait de le vivre. Cela suppose que le « revivre » est plus intense que le « vivre ». Mais, dans un deuil par exemple, l'émotion très forte de l'accompagnement des derniers instants peut ensuite être réinterprétée, revécue de manière plus douce.
- Pour certains, la pensée de F. Worms demeure énigmatique. D'autres jugent la conférence éclairante sur plusieurs points : la mort et la vie comme deux forces à l'œuvre dans tout vivant ; l'interrogation sur le sacrifice : chacun cherche à survivre, mais certains peuvent sacrifier leur vie à des principes, des valeurs, il y a donc pire que la mort ; la possibilité de revivre par delà le tragique, deuil ou autre traumatisme ; l'accent mis sur l'extrême violence subie par celui qui, enfant surtout, reçoit le mal de ceux-là mêmes qui étaient censés le protéger ; la compréhension de ce qui nous détruit et de ce qui nous recrée ; la réflexion sur la vulnérabilité de l'autre et sur le respect de la liberté du malade...

La séance proprement dite s'articule autour des pôles suggérés par les textes envoyés.

L'exercice, « nécessaire à la vie », avec ce qu'il implique de régularité et de persévérance, nous renvoie aux exercices spirituels répertoriés par Pierre Hadot chez les Anciens. Il ne doit toutefois pas nous faire oublier que l'expérience de la vie est toujours complexe, souvent contradictoire.

Reconnaître l'irréparable comme tel et *publiquement* : cette étape que F. Worms tient pour « un absolu » devant précéder la réconciliation et l'éventuel pardon, suppose une – difficile – rencontre, dans un espace professionnel et sécurisé, entre les protagonistes : la victime ou sa famille et le criminel. Elle implique qu'ils se parlent, que le coupable « se rende compte » de ce qu'il a fait. Ce processus a été mis en œuvre en Afrique du Sud après l'apartheid, dans les commissions *Justice et réconciliation*, avec un succès inégal ; il l'est à l'heure actuelle en France, parfois, et l'on commence à parler d'une *justice restaurative* ou *réparatrice*.

F. Worms emprunte à Boris Cyrulnik la notion de **résilience**, issue de la physique des métaux et qui renvoie à la plasticité, à l'élasticité d'un corps. Ne provient-elle pas essentiellement de l'énergie individuelle ? En situant la force de

la résilience dans la relation, F. Worms n'accorde-t-il pas une importance trop grande à l'entourage, à l'aide qu'il apporte ? Quoi qu'il en soit, expression singulière et accueil non moins singulier sont à ses yeux les conditions *sine qua non* de cette résilience. En rappelant l'analyse de G. Cangulihem sur la guérison, non comme réparation d'une panne mécanique, mais comme nouvel accord inventé par le sujet entre sa vie et son milieu (« *ce n'est pas un retour, mais une issue* »), l'auteur opte à son tour pour une normativité non quantitative, mais subjective.

Certains d'entre nous jugent cette perspective féconde : elle nous donne des pistes pour être aidés, pour « se sauver » après un coup dur. L., lui, voit dans le fait de penser *d'avance* à la résilience un paradoxe, voire un certain cynisme : si je suis sur le point de perdre un ami, je n'ai nulle envie de prévoir être consolé. Enfin, cette résilience nous semble assimilable à la pulsion de vie freudienne, au vouloir-vivre dont Schopenhauer raille l'absurdité mais que Nietzsche veut transformer en **vouloir-revivre** : s'efforcer de vivre des instants tels, que nous soyons prêts à les revivre une infinité de fois... Sous cet angle, « *nous accédons dès maintenant à l'éternité* » écrit F. Worms. Et nous songeons de fait aux expériences qui ouvrent sur l'infini : celle d'A. Comte-Sponville, une nuit sous le ciel étoilé, celles de Proust : pavés inégaux, petite cuiller qui tinte. Chacune à sa manière, elles rejoignent les philosophes que cite F. Worms, Bergson et surtout Spinoza (*Ethique V*, scolie de la proposition 23) : « *Nous sentons et nous expérimentons que nous sommes éternels* ».

L'ATELIER DE PHILOSOPHIE n° 42

Vingt et unième année – 2017-2018



Les Propos sur le bonheur d'Alain, cent ans après

Atelier animé par Jacqueline Crevel et Alain Lambert avec Anne, Brigitte, Chantal, Christine, Claude, Dominique, Françoise, Jean-Pierre, Michel, Madeleine, Paul, Pierre, Yvette.

Séance 1 : Quelques interrogations au départ suscitées par la polémique engagée par Michel Onfray à partir du Journal d'Alain et par exemple, la question de son antisémitisme dont il est pourtant clair qu'il en parle, *dès 1940 et pas seulement en 1943*, comme d'une passion dont il attend que la raison l'aide à se libérer. Quant aux propos, il en écrit environ 5000 entre 1906-1914 et 1921-1936.

Lecture rapide de la *Dédicace* qui précise l'objet de l'ouvrage et pose déjà quelques jalons des conceptions de l'auteur, qui ne cherche pas à écrire un traité, mais a visiblement sélectionné les *Propos* à partir du retour des lecteurs. Ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que les *Propos* sont des textes journalistiques, destinés à un lectorat cultivé de classe moyenne de l'époque, et qu'il en écrivait, les autres jours, d'autres sur l'éducation, la religion, la littérature ou la politique, artificiellement réunis par thématiques ensuite. On achoppe parfois sur certaines formules comme « Les fous sont des méchants » mais chacun y mettant du sien, on semble bien parvenir à saisir l'idée directrice qui est que, hormis les vrais malheurs qui ne dépendent pas de nous et font obstacle au bonheur, *il y insiste*, rien d'autre que nos propres postures n'est véritablement responsable de notre malheur. En d'autres termes, et pour reprendre la distinction stoïcienne, notre bonheur dépend de nous.

Cette première approche rend plus aisée la lecture du propos 13 – *Accidents* – même si la construction très elliptique, mais il s'agit d'une chronique journalistique, rend parfois difficile la saisie de la structure logique du raisonnement d'Alain. Celui-ci insiste effectivement sur le rôle tout particulier de l'imagination dans nos maux (« Nous craignons plus que nous ne souffrons ») et appelle à lutter avec la seule arme efficace que nous possédions, la raison : « Les plus grands maux sont de mal penser ».

Le propos suivant, 21, *Des caractères*, plus psychologique, analyse le processus par lequel l'on fait assez aisément d'une humeur un trait de notre caractère, figeant ainsi en une essence ce qui n'est que de circonstance. Et l'on ne peut qu'entrevoir dans son discours ce qui fera toute la richesse de l'analyse de la mauvaise foi par Sartre. Avec un certain sens du portrait, Alain décrit le coléreux, l'insomniaque, le malchanceux et glisse insensiblement, en écorchant Freud au passage, à une explication de certaines pathologies mentales, des amnésies entre autres, qui nous laisse un peu perplexes.

Dans la grande prairie, propos 31, nous séduit tant par son style que par son apparente clarté. Reprenant le mythe d'Er, raconté par Platon, il en propose une interprétation originale et plutôt convaincante. Ce mythe, en effet, narre le parcours des âmes depuis l'enfer vers leur nouvelle vie. Celles-ci subissent « une singulière épreuve et une étrange punition », elles doivent choisir leur destinée avant de traverser le fleuve Oubli, où elles oublient qu'elles sont responsables de l'existence qu'elles vont mener. Faisant remarquer que les âmes, ne tirant pas de leçons de leur existence précédente, choisissent nécessairement leur destinée en fonction de « leurs désirs et leurs regrets » sont responsables de leur nouvelle existence, il nous invite à relire notre propre existence présente comme si elle ne dépendait que des choix que nous faisons sans réfléchir assez et en oubliant toujours les conséquences des choix précédents. En d'autres termes, il proclame notre liberté, *pour lui et ses lecteurs, et non pour les vrais malheureux*, et fustige le déni qui nous fait préférer accuser « les dieux et le destin » plutôt que d'assumer notre responsabilité.

Séance animée et stimulante. Alain, manifestement, s'il ne suscite pas un accord inconditionnel, donne à penser.

Séance 2 : On revient sur les extraits du journal d'Alain dont on voit bien qu'ils posent problème, d'abord du fait de leur extraction hors contexte, ensuite, de leur caractère intime qui ne les destinait pas à être publiés. Mais aussi qu'ils sont le témoignage de l'effort de questionnement sur soi que fait Alain, à plusieurs reprises, et qui ne date pas de la fin de la guerre comme l'écrivent certains, sur son vieux fond d'antisémitisme qu'il reconnaît et qu'il tente de mettre à distance, comme une passion inoculée par son époque, son milieu, sa famille... D'ailleurs, le 3^e texte étudié ce jour, *Injures*, illustre parfaitement le problème, même en chacun d'entre nous.

Mais d'abord le propos 41, *Espérance*, datant de 1923, dans lequel Alain confronte sous la figure de deux déesses antiques Assurance la mal aimée et Fortune l'adorée, affectés qu'il justifie par la propension qu'ont les hommes à espérer toujours plus de leur vie et ne jamais voir tout ce qu'ils ont déjà, incapables de goûter à ce bonheur négatif (en creux, sans jugement de valeur) qui est pourtant la condition de possibilité du bonheur qu'ils espèrent. Sans cette assurance de tous les jours, pas d'espérance possible : *dès que la vie matérielle est ainsi assurée, dans le sens plein du mot, tout le bonheur reste à faire*. Mais s'en contenter et s'y reposer n'est pas suffisant pour la plupart des hommes qui ont besoin toujours d'occupation, d'aventure ou de jeu, au risque de tout perdre parfois.

Le propos 47, *Aristote*, nous en dit plus : *Faire et non pas subir, tel est le fond de l'agréable*. Le bonheur ne peut être reçu passivement comme les petits plaisirs éphémères, à l'image de celui que procure une sucrerie, il doit être actif. Écouter passivement de la musique ne suffit pas, il faut l'accompagner en chantonnant par exemple. C'est d'ailleurs ce que veut dire Aristote justement quand il affirme que *le vrai musicien est celui qui se plaît à la musique*, et non pas simplement qui sait jouer par simple routine. Ainsi, ceux qui maîtrisent un savoir-faire, dans leur métier par exemple, remplissent-ils les conditions pour être heureux dans leur travail et au-delà parce qu'ils peuvent jouir d'une activité libre et créatrice comme l'enfant qui fabrique ses marionnettes pour créer un spectacle, le maçon qui construit sa propre *maisonnette*, le cultivateur qui cultive son propre champ, ou le professeur qui continue d'apprendre pour mieux transmettre, en dehors du processus d'aliénation du travail défini par Marx.

Le propos 72, *Injures*, nous ramène à notre questionnement du début de séance, sur les émotions comme la colère ou la haine qui dépassent notre raison quand nous les prononçons sans penser plus, selon Alain, qu'un phonographe qui les répéterait mécaniquement. Mais quand un humain les profère, on croit qu'il le pense, et c'est ce qui nous touche. Même si, comme l'a montré Descartes dans le *Traité des passions*, c'est souvent notre corps machine qui s'exprime par des paroles qui dépassent alors notre pensée. Notre cerveau inconsciemment réagit sur le mode défensif ou à partir de préjugés inscrits en nous, enflammé par l'imagination qui supprime la raison et qui nous fait agir théâtralement. Jurer est préférable à injurier en défoulant le corps sans blesser autrui. *L'éloquence des passions*, selon le titre du propos 56, est souvent ridicule quand on y pense. Le travail sur soi nous permet de prendre distance avec l'émotion invasive, par la réflexion donc, mais aussi par le mouvement du corps à calmer en respirant, en marchant, ou en coupant du bois. Ce travail sur soi qu'Alain a tenté sur ces propres préjugés dont il reconnaît dans son journal qu'il eût aimé les vaincre plus encore. En quoi il continue de donner à penser.

Séance 3 : *Amitiés*, propos 77, est l'envers du précédent, *Injures*, dans la mesure où il nous fait comprendre que même sans émotion négative, l'homme seul ne peut profiter de sa propre joie qui tend à s'atténuer. Alors que partagée dans l'amitié, elle s'épanouit. A l'image du bois qui lentement pourrit, mais qu'une étincelle extérieure fait devenir brasier. Le mouvement aussi est nécessaire à la joie, à l'image du petit d'homme qui est heureux par l'action même de rire, et de sortir de soi par le rire et la parole.

Car *le bonheur est généreux* selon le propos 90, puisque le pessimisme est la pente naturelle de l'homme passif qui se pense au dessus du monde et de ses rituels. Mais qui oublie que *l'agir porte le désirer*. Car le bonheur n'est pas un dû, ce qui rend triste l'égoïste ou le tyran domestique qui ne veulent que recevoir sans rien donner. En quoi *la bonne humeur a quelque chose de généreux*, parce qu'elle nous ouvre aux autres, ce qui nous rend aussi heureux. La grâce du jeune enfant est naturelle et joyeuse, mais la *bonne grâce* de l'adulte, voulue, constitue la politesse, synonyme de savoir-vivre.

L'optimisme est bien de volonté, confirme le propos 93, *Il faut jurer*. La bonne humeur est volontaire comme l'éloquence optimiste ou la politesse qui nous évitent de sombrer dans les idées noires. Politesse, poli, politique, gouvernement de soi... scier du bois étant le premier remède pour contrer les idées noires. Toutes ces idées involontaires et ressassées qui nous envahissent aussi la nuit dans l'insomnie, qu'il faut éloigner en se bougeant plutôt que vouloir interpréter par une quelconque clef des songes leur donnant plus de valeurs qu'elles n'en ont. Il faut donc jurer d'être optimiste, en faire serment contre notre nature triste et ennuyée.

C'est donc un *Devoir d'être heureux*, titre le propos précédent, pour soi et pour les autres tout autant. Dans la mesure du possible bien sûr, car ce n'est pas facile au milieu des hommes et des événements de toutes sortes, parfois insurmontables à vaincre. À commencer par tous les tyrans politiques, qui furieux et malheureux, préparent les guerres qui nous menacent, même si leur humeur n'est pas leur seule cause. Mais leur manque de bienveillance est bien un facteur décisif.

Calendrier 22^e année : les vendredis 5 octobre, 9 novembre, 7 décembre 2018, 11 ou 18 janvier, 1^{er} mars, 5 avril, 10 mai 2019 à 18h à la Maison des associations d'Hérouville.